

## « Communauté buissonnière »

Yannick Haenel, *Le Monde des Livres*

1er décembre 2011

« *Comme des indésirables* » : ce sont les derniers mots d'un livre que l'écrivain Jean-Christophe Bailly a consacré aux animaux, *Le Visible est le caché* (Le Promeneur, 2009). L'expression convient parfaitement à l'auteur lui-même, ainsi qu'à son ami philosophe, Philippe Lacoue-Labarthe, mort en 2007, auquel il rend hommage dans un petit livre dense et passionnant, *La Véridiction*. La modestie de ce texte, comme toujours chez Bailly, cache une méditation sur l'expérience de la pensée, sur la venue de la voix, sur la possibilité, aujourd'hui, d'une existence poétique. Cet « insondable » est l'essentiel. Ce qui se joue depuis plusieurs décennies sous le nom de Bailly comme sous celui de Lacoue-Labarthe relève à mes yeux de ce qu'il y a de plus décisif : l'existence de la littérature.

Paraît, en même temps que *La Véridiction* de Bailly, le livre posthume de Lacoue-Labarthe sur Maurice Blanchot (1907-2003), *Agonie terminée, agonie interminable*, où « Lacoue », comme l'appelle affectueusement son ami, interroge cette expérience paradoxale qu'est la traversée de la mort. Car chacun sait que la mort est précisément ce dont on ne peut faire l'expérience. *Agonie terminée, agonie interminable*, loin des psalmodies morbides, s'attache à découvrir la généalogie d'une double extase que Blanchot raconte dans *L'Instant de ma mort* et dans *L'Écriture du désastre*, laquelle, rejouant la scène immémoriale de la mort, telle qu'on la rencontre chez Montaigne, Rousseau ou Artaud, réinvente cet événement comme ce qui a toujours eu lieu, et fonde non plus un terme, mais une origine. Cette extraordinaire opération que Blanchot accomplit sur la mort est sans doute la plus radicale contestation de celle-ci qui puisse s'effectuer: Blanchot inverse la mort en une impossibilité de mourir, dont il fait l'espace de la littérature, laquelle devient ce lieu étrange, suspendu, où il est possible de faire ce qui est l'impossible même, c'est-à-dire d'expérimenter la mort.

Dans la fidélité à Blanchot, Philippe Lacoue-Labarthe, on le comprend en lisant le livre de Bailly, vivait une expérience austère, inquiète, peut-être déchirante, celle d'un certain nouage entre philosophie et poésie, selon lui le lieu même du tragique, celui où l'histoire occidentale a elle-même expérimenté, de Montaigne à Benjamin, en passant par Rousseau ou Hölderlin, la possibilité de sa parole. Cette expérience, dont Lacoue-Labarthe rappelle le sens étymologique de « traversée d'un péril », est aussi une extase : c'est dans cet intervalle, auquel Bailly et Lacoue-Labarthe donnent le nom de « battement », d'« interruption », de « césure », que peut survenir l'existence poétique, celle où l'on accorde vie à « une parole non plus personnelle, mais immensément donnée ».

C'est pourquoi, lisant dans l'éblouissement ces deux ouvrages, j'avais sans cesse en tête les autres livres de Bailly et Lacoue-Labarthe, notamment de ce dernier, *Phrase*, son grand livre de poésie, ou plutôt de « prose coupée », dont Bailly évoque ici magnifiquement le royaume de plures, la résonance mate toute proche de la prière, et auquel, dans un jeu amical dont les œuvres sont l'écho secret, son propre livre prosodié, *Basse continue*, semble répondre.

Existe-t-il plus belle aventure que celle de la littérature ? Quelque chose de fondamental s'incarne ici, à travers cette discrétion insoumise qui lie deux amis à tenir leur existence ouverte au « passage de la vérité », lorsque celle-ci s'éprouve non plus sous la figure de l'autorité, mais dans la nervure d'un chant furtif. Ainsi, sous leur nom, comme sous le nom de chaque écrivain conséquent, se rejoue (se déjoue aussi) ce qu'il y a de plus décisif dans l'expérience de la littérature, et que Lacoue-Labarthe récapitule ainsi : « *La révolution et la communauté, l'œuvre et l'expérience, l'amitié et la mort, la transparence et la douleur.* »

Aussi faut-il dire l'importance de cette aventure à la fois collective et individuelle, ce « rayonnement secret et ardent » qui passe non seulement par Bailly et Lacoue-Labarthe, mais aussi par Jean-Luc Nancy et Michel Deutsch, aventure qui se déploie depuis la fin des années 70, à partir d'une méditation des textes du romantisme allemand (en particulier ceux de l'*Atbenaeum*, la revue des frères Schlegel et de Novalis) et qui procède, en traversant tous les genres, et jusqu'au théâtre, d'une lecture attentive, toujours relancée, de Heidegger, de Benjamin, et du Lenz de Büchner.

Cette communauté évasive, buissonnière, s'est rassemblée autour de l'expérience d'une parole qui se refuse à trancher entre la prose et la poésie, où ni l'une ni l'autre ne s'exclue comme genre, mais s'aimantent comme désir, et accomplissant leur vérité secrète : « prose » est ainsi le nom, écrit Jean-Christophe Bailly, de l'« accomplissement du poème », ce que manifeste le merveilleux livre qu'il a consacré récemment à la France, *Le Dépaysement* (Seuil, Prix Décembre), véritable provision de nuances, dont l'écriture, par glissements, ondulations, « tuilages », comme il dit, procure à ses phrases une douceur labyrinthique.

La littérature est l'expérience même de la solitude, mais son déploiement passe par l'amitié, c'est-à-dire l'ouvre à une exigence politique qui la met à l'épreuve. Et dans *La Véridiction*, livre d'amitié où passe en sourdine la figure de Georges Bataille, qui inventa la communauté de ceux qui la contestent, l'amitié de Bailly pour Lacoue-Labarthe tend précisément vers une communauté qu'elle déjoue sans cesse.

On sourit en pensant qu'une telle exigence de pensée est peut-être inaudible aujourd'hui, et qu'elle peut sonner comme un défi - un défi sans protestation - à une époque où la littérature est devenue un marché comme un autre. La société raffole des écrivains : en les réduisant au produit, elle peut facilement les intégrer à son bavardage. Mais quand deux ou trois isolés évoluent ensemble, il est plus difficile pour elle de les contrôler ; les amitiés, écrit Bailly, sont des « événements intérieurs à la pensée ». Cet appel tournoyant d'un nom vers l'autre, puis vers tous les noms où se brouillent les identités, je l'appelle la littérature.

## « Blanchot face au mythe »

Christophe Bident, « Le Magazine littéraire »  
janvier 2012

C'est un livre unique, fait de plusieurs, ou d'aucun. Un livre qui porte sur un fragment de quelques lignes et un opuscule de quelques pages. Ce livre n'a vu le jour ni du vivant de son auteur, Philippe Lacoue-Labarthe, ni du vivant de son objet, ou de son interlocuteur, Maurice Blanchot. Il a été annoncé une fois, très précisément, dans les colonnes du Magazine Littéraire, pour janvier 2004. Et puis rien. Lacoue-Labarthe est mort, en 2007. Ses archives ont été déposées à l'Imec. Le fonds a été inauguré le 6 octobre dernier. Aristide Bianchi et Leonid Kharlamov l'ont utilisé pour reconstituer le projet du philosophe, Agonie terminée, agonie interminable. Ils publient six textes consacrés à Blanchot et les présentent en une cinquantaine de pages d'autant plus passionnantes qu'elles citent des propos diffusés à la radio, des phrases de séminaire, des extraits de correspondances et des notes préparatoires. C'est dire que l'information est de - première main. Ce livre est à la fois un livre, une thèse et un document.

Philippe Lacoue-Labarthe fait résonner l'œuvre immense de Blanchot dans quelques lignes où l'écrivain décrit une « scène primitive » (un enfant de 7 ou 8 ans vit une extase à la fenêtre où le ciel se vide pour révéler que « rien est ce qu'il y a, et d'abord rien au-delà »), et dans quelques

pages intitulées « L'Instant de ma mort » (en 1944, un homme de 37 ans échappe à un peloton d'exécution russe commandé par les nazis). Il voit en ces minces écrits « deux grands textes autobiographiques » qui fondent la réflexion de Blanchot sur « le mythe moderne de l'écrivain ». Ces textes la rendent possible et l'allégorisent, puisque Blanchot, porteur de « l'idée que l'écrivain est celui qui écrit en sachant qu'il est déjà mort », est lui-même devenu cette « figure absolument mythique de l'écrivain moderne ». Or, et c'est là ce qui trouble Lacoue-Labarthe, l'œuvre de Blanchot, au moins depuis *L'Espace littéraire*, s'efforce sans relâche de se libérer du mythe, de la pensée mythique, de toute trace de pensée mythique.

C'est ici que la question politique croise la question poétique. Philippe Lacoue-Labarthe et Jean-Luc Nancy, le complice avec qui il aura écrit plusieurs livres, n'ont cessé d'inquiéter leur propre admiration pour Blanchot exactement à cet endroit. Dès 1978, Blanchot est l'une des rares références majeures de *L'Absolu littéraire*<sup>1</sup>, ce livre qui a changé notre conception du Romantisme allemand. C'est ensuite Jean-Luc Nancy qui a engagé le dialogue le plus visible avec Blanchot De communauté en communauté, de *La Communauté désœuvrée* à *La Communauté affrontée*, sans oublier tels chapitres de *La Déclosion*, il se confronte aux engagements et aux réflexions de Blanchot sur l'être-en-commun, depuis l'abandon des modèles mythiques jusqu'à l'affirmation d'une coprésence à la fois excessive et imparfaite. L'ironie de l'histoire, c'est que les éditions Galilée exhument à quelques mois de distance le livre de Lacoue-Labarthe et une lettre, seul écrit consacré par Blanchot, passé après guerre à l'extrême gauche, à son passé de journaliste d'extrême droite. Cette lettre est présentée par Jean-Luc Nancy, et devient un livre dont la « passion politique » expose l'« agonie interminable ».

---

<sup>1</sup> Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy, *L'Absolu littéraire. Théorie de la littérature du Romantisme allemand*, éd. du Seuil, « Poétique.